

au passé, à leur ancienne existence de paix et de contentement, au matin radieux où ils avaient franchi le seuil du manoir de Kervien, vide aujourd'hui de son maître chevelaresque.

La goélette qui avait amené lord Mercy et ses compagnons était repartie pour la France afin d'annoncer à Jean Dacier l'heureuse arrivée de ses voyageurs... Ellen avait voulu remettre elle-même à son capitaine un joyau qu'il pût conserver en souvenir de sa gratitude.

—Ah ! si le ciel me rendait ma petite Fleur-d'Ecosse, murmurait-elle, je n'aurais plus rien à envier.

Mais Marguerite était loin, bien loin... si elle était libre !

Oui, guidée, soutenue par Martial elle cheminait maintenant à côté de lui,

A la première maison isolée qu'ils avaient aperçue, Martial avait demandé de quel côté était situé le château de Noxford, et on lui avait répondu :

—C'est là-haut, dans les montagnes, à des journées de marche, vers le penchant qui aboutit à la mer d'Irlande, nous ne savons pas plus.

Si le fils de Jean Dacier avait été seul, le vague de ces indications ne l'aurait pas inquiété ; il était vigoureux et persévérant.

Mais il avait charge d'une enfant délicate malgré la courageuse énergie qu'elle montrait.

A plusieurs reprises, croisés en chemin par des voyageurs, ils furent signalés aux autorités. On avait appris qu'ils se rendaient au château du duc de Noxford.

C'étaient donc des émissaires de la rébellion que redoutaient tant le ministre d'Elisabeth et la cruelle souveraine elle-même.

Martial, sans cesse aux aguets de tout, n'eut que le temps de se jeter dans les bois pour dépister les archers qu'il avait vus au loin, assez tôt, grâce à sa vigilance. Mais la marche était particulièrement pénible au milieu des rochers et des épines.

—J'arriverai bien jusqu'au bout, disait-elle.

Maintenant, n'ayant plus rien pour payer le pain nécessaire à leur subsistance, Martial mendiait pour elle.

Quant à lui, lorsque le pain faisait défaut, il arrachait une poignée de feuilles et les écrasait entre ses dents.

Leur suc lui rendait de la force pour un instant.

Marguerite, trop éprouvée par les privations, ne pouvait plus guère que se traîner, en dépit de son jeune courage.

Et le Français devait à sa seule force d'âme de ne pas défaillir.

Un de ces jours d'errance incertaine, les sons aériens d'une cloche, traversant l'étendue, vinrent frapper leurs oreilles.

Martial étudia le visage de sa jeune compagne : les teintes plombées qui le couvraient indiquaient qu'elle était arrivée à l'extrême limite de sa résistance.

—Marchons vers cette cloche, dit-il à la jeune fille. Il semble qu'elle nous rappelle. Si l'on m'emprisonne, moi, vous raconterez ce qui vous est arrivé à la première personne que vous verrez compatissante envers vous, afin qu'elle vous aide à retourner en Ecosse.

—Là, vous prierez lady Ellen au nom de celui que vous voulez bien nommer votre ami, de faire savoir au duc de Noxford que le vicomte de Mercourt est prisonnier dans la première section de la Tour de Londres, le vicomte de Mercourt, qui vous a tiré des griffes de Percy Bolton, une des créatures du duc de Somerset.

C'était un village de montagnes, aux maisons capricieusement étagées : une croix s'élevait au milieu, en l'honneur d'un saint, le protestantisme n'étant pas arrivé dans ces contrées reculées.

Martial et la fille d'Ellen venaient de s'engager entre les premières maisons, lorsque des soldats qu'ils n'avaient pu apercevoir accoururent vers eux... L'écuyer d'Herny de Mercourt eut un geste de désespoir : leur infortune était plus prompte qu'il ne l'avait craint encore.

Il étendit énergiquement la main pour protéger Marguerite.

—Respectez cette enfant !—prononça-t-il en même temps avec force.

—Qui êtes-vous et où allez-vous ? interrogea un sergent.

Le fils de Jean Dacier, le guerrier français accoutumé à braver le péril, regarda l'autre soldat en face. Il était pris, à quoi servait-il de nier ?

—Je vous répondrai franchement, mais à condition que cette enfant soit conduite au recteur de la paroisse et ne soit nullement inquiétée, n'étant pas responsable de mes actes.

—Parle !

—Ta parole d'abord !

—Eh bien ! soit. Car l'on fait la guerre aux hommes, non aux enfants.

—Faites donc de moi ce que vous voudrez, reprit alors Martial, puisque vous m'avez promis de conduire sur l'heure cette jeune fille à l'église dont j'aperçois la croix : je me rends chez le duc de Noxford.

Les soldats eurent une même exclamation :

—Le duc de Noxford, dis-tu ? Ne mens-tu point ? Prends garde !

—Regarde-moi en face : je suis homme d'épée, et l'édée va droit devant elle !

Les soldats l'entraînèrent quelques pas plus loin, et à travers un interstice entre les maisons, ils lui montrèrent un château aux hautes tours crénelées et puissantes, assis au sommet d'une montagne.

—Regarde, voilà le château de Noxford !

Le duc de Noxford, debout derrière l'étroite fenêtre d'une chambre de ses hautes tours, avait vu venir les étrangers.

Un de ses pages, ayant gratté à la porte de la pièce, parut et lui annonça que deux voyageurs, un homme et une toute jeune fille, sollicitaient l'honneur d'être admis en sa présence.

Le descendant des Lancastre avait gardé à peu près la même physionomie que dans son cachot souterrain de la Tour de Londres.

Sa captivité avait été trop longue : elle avait marqué sur lui son cachet indélébile.

—Quel est le nom de ces gens et que me veulent-ils ? articula sa voix brève, tandis que, son corps maigre tourné vers le page ses yeux brillants s'attachaient à lui.

Connaissant les trahisons et les crimes dont Somerset était capable, le duc de Noxford se tenait sur ses gardes.

—Le visiteur a déclaré qu'il se ferait reconnaître lui-même de monseigneur.

—Il me connaît donc ? murmura à mi-voix le châtelain.

Mais n'était-ce pas là une fourberie, afin d'accomplir quelques mauvais desseins ?

—Amène ces étrangers, commanda-t-il. Tu te tiendras ensuite dans le couloir à portée de ma voix.

L'écho de pas résonnant dans l'escalier de la tour lui annonça leur approche.

La main frêle du page heurta la porte pour avertir son maître, et ayant repoussé l'épais battant de chêne, il laissa passer les deux inconnus. Puis il se retira conformément aux instructions qu'il avait reçues.

Le rejeton de l'ancienne race royale, debout au milieu de la chambre, considéra les deux visiteurs.

Marguerite, à la vue de sa physionomie sourcilleuse, baissa les yeux dans un trouble apeuré.

Martial, lui, avait la tête droite, et son regard ouvert et franc se posa avec tranquillité sur le maître du logis.

Celui-ci avait inspecté d'un coup d'œil ses deux visiteurs, constaté tout ce que leurs vêtements indiquaient de difficultés traversées, tout ce que leurs traits traduisaient de souffrances subies.

Tâchant d'adoucir sa voix brève, il prononça :

—Vous avez désiré me voir, que désirez-vous de moi ?

Pendant qu'il gravissait l'escalier, Martial avait pris dans un coin de la doublure de son vêtement, une pièce qu'il y tenait soigneusement cachée.

Il la tendit à son interlocuteur.

—Ce que je désire ? C'est vous présenter ceci.

Le duc prit machinalement la pièce, la regarda, cherchant dans son souvenir.

Puis la reconnaissant soudain, tous les événements accomplis à Londres lui revenant ensemble à la mémoire :

—La pièce de reconnaissance que j'ai remise entre les mains de l'écuyer de sire de Mercourt à White-Cross ! Ah ! je vous reconnais ! Je vous reconnais, si peu de temps que nous nous soyons vus non par la vue mais par le cœur.

Et avec précipitation, il interrogea Martial, lui parlant comme on parle à un compagnon d'armes.

—Ce que je viens faire auprès de vous, monseigneur, répondit Martial, sera simple ; d'abord ce sera de vous dire : la petite fille de lord Mercy, l'ancien chef de la haute justice du pays où régnèrent vos pères est sans abri, sans asile aujourd'hui, sans autre appui que moi qui n'ai même plus une épée ; monseigneur, je viens la mettre sous votre sauvegarde.

Le descendant de Lancastre enveloppa d'un regard attendri l'enfant dont les ronces avaient achevé de lacérer les pauvres vêtements usés déjà par son cruel servage, et dont des lambaux de peau brute entouraient les pieds tuméfiés.

—La petite fille de lord Mercy, du vénérable et loyal vieillard emprisonné comme moi, arraché avec moi de l'enfer de la Tour de Londres, est ici chez elle, le manoir de Noxford devient sa demeure à partir de cette heure et elle y sera traitée comme si elle appartenait à ma propre famille.

—Et plus tard...

Le duc s'arrêta, comprenant que Marguerite s'appêtait à parler. L'enfant allait en effet lui exprimer sa gratitude d'un mot venu tout seul de son âme à sa bouche.

Mais elle devint brusquement plus pâle qu'elle ne l'était encore ; ses lèvres se fermèrent et elle ploya, fragile fleur d'Ecosse chancelant sur sa tige...

Martial n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras, tandis que le duc de Noxford se précipitait, ému, interrogeant.